

L'EXPRESSION DE L'ALTERITE EN CONTEXTE COLONIAL FRANÇAIS. UNE LECTURE DE LA ROSE DE SABLE D'HENRY DE MONTHERLANT

Jean-Baptiste NDJOH OLITE

Université de Buea, Cameroun

jeanbaptistendjoh@yahoo.fr

Résumé : La guerre qui oppose la France à l'Allemagne en 1870 voit la perte de ses deux localités, l'Alsace et la Lorraine au profit de l'Allemagne, et oblige la France à conquérir certaines colonies en Afrique du Nord. *La Rose de sable*, corpus choisi pour cette étude, pose le problème de la différence, du choc des civilisations où la réflexion française sur le rapport avec l'Autre est, du point de vue de Todorov, réduite à des questions identitaires : la « nation française », « l'identité nationale », « peuple civilisé » à l'opposé des « peuples barbares et sauvages » (Tzvetan Todorov, 2008, p.49). Bernard Mouralis parlera d'une « vision du monde fortement marquée par une idéologie de la race » (Mouralis, 1999, p.36). À la réalité, le nœud du problème est l'avènement de certaines nouveautés occidentales perçues par les africains du Nord comme un outrage à leurs traditions. Dans cette mouvance, nous pensons pouvoir décrire cette atmosphère qui peut susciter plusieurs interrogations sur la nécessité de l'existence des droits de l'homme et sur le respect de la dignité humaine. Dans le texte que nous analysons, nous observerons que l'entreprise coloniale est un problème difficile à résoudre, à cause d'un certain nombre d'incongruités qui tournent autour de la question.

Mots clés : Colonisation, Africain, Occident, identité, altérité, l'Autre.

Abstract : The war that broke out between France and Germany in 1870 led to the loss of its two localities, Alsace and Lorraine to Germany, and compelled France to conquer some colonies in North Africa. Montherlant, author of *La Rose de sable*, which is one of his best-known novels, re-examines this issue and places his views on the problem of difference, about the clash of civilisations, where French thinking on the relationship with the Other is, from Todorov's point of view, reduced to questions of identity: the 'French nation', 'national identity', 'civilised people' as opposed to 'barbaric and savage peoples' (Tzvetan Todorov, 2008, p.47). Bernard Mouralis will speak of a 'vision of the world which is highly marked by an ideology of race' (Mouralis, 1999, p.36). In reality, the crux of the matter is the advent of certain Western innovations perceived by North Africans as an insult to their traditions. In this movement, we think we can describe this atmosphere, which may raise several questions about relations with the Other and respect for human dignity. In the text that we are analysing, we will observe that the question of the conquest of the colonies is a problem that is difficult to resolve, due to a certain number of incongruities or failures that revolve around the said question.

Keywords: Colonization, African, West, otherness, identity, the other.

Introduction

La colonisation a toujours fait l'objet de plusieurs débats d'idées sous une forme ou une autre, en Occident et en Afrique. Pour le colonisateur, quel que soit le statut social du colonisé, il ne représente rien parce qu'il est un être de seconde zone, un « indigène » (Montherlant, 1968 :17). Un français, dans *La Rose de sable*, clamait déjà la supériorité de la race blanche à la noire en déclarant que « les Arabes quelles que soient leurs classes sociales, fonctionnaires ou pas sont toujours des sous-hommes, des hommes sans pouvoir aux yeux des Français » (p.20). De telles appréhensions vont créer entre ces deux peuples, de fortes tensions qui vont aboutir à des attitudes xénophobes et de repli identitaire. Dès lors, qu'est-ce qui fait problème dans la culture du colonisé ? Pour être plus précis, qu'est-ce qu'il y a d'anormal dans l'héritage culturel Arabe? Pourquoi cette mission dite « civilisatrice », ne parviendra-t-elle pas à sa fin? Quel peut être l'enjeu d'une telle écriture? Il sera question d'examiner quelques points de la culture du colonisé, du point de vue du colonisateur et d'en donner les raisons d'une mission sans issue. Nous analyserons enfin l'enjeu d'une écriture représentant l'opposition de deux cultures. L'approche postcoloniale inspirée entre autres des travaux d'Edward Saïd semble être indiquée pour ce travail, parce qu'elle a le mérite de fournir des outils critiques qui permettent d'analyser les écrits produits des auteurs originaires des anciennes colonies, et de porter un regard critique sur la notion de colonialisme. Cette même approche permet de « prendre en compte l'influence du phénomène colonial dans la construction des catégories identitaires » (Homi Bhabha, 1994 ; Nikos Papastergiadis, 1997, p.78).

1. Le français : un modèle de civilisation incarnée

A l'entame du texte, le narrateur présente déjà Auligny comme un personnage qui « se sentait la civilisation incarnée » (p. 21). Ce dernier dont la personnalité et l'origine sont décrites plus loin, dans le chapitre II du roman, est persuadé, par éducation et par manque de réflexion, que les Français sont venus au Maroc pour aider les “indigènes” et les “élever” à un degré supérieur de civilisation. Ainsi, le voyage d'Auligny de l'Espagne pour l'Afrique du Nord en 1925, laisse sous-entendre ces propos de Pierre Bonardi : « Partir, c'est commencer à vivre » (Leblond, 1926, p. 54). On dirait un voyage qui consiste à aller combler un vide. L'attitude qu'il va adopter sur place, et qui aboutira à *La Rose de sable* va le distinguer de ses prédécesseurs. La mission du jeune officier à

Birbatine ne devra de ce fait souffrir de rien. Lui et ses compatriotes sont loin d'être des blagueurs. Il faut, pour qu'ils soient rassurés, que les choses soient claires. Cela est d'ailleurs vrai pour le narrateur qui déclare que « le lieutenant Auligny n'aime pas les choses louches » (p.126). Selon Auligny, toute action menée au nom de la France doit être teintée de civilité et de grandeur. Son sens des responsabilités n'est plus à démontrer et ne laisse personne indifférent. Ils savent, ses compatriotes et lui, ce pourquoi ils sont venus au Maroc. Pour lui, comme pour les autres représentants de la France à Birbatine, il est acquis que c'est pour la France et la quête de toute sa stature de grande puissance qu'il faut travailler comme le confirment fort à propos ces dires : « En fait, nous sommes ici. Nous nous y maintenons. Nous nous étendons. Et ce drapeau que je vois là m'est confié, est à ma garde » (p.126). Ce « nous » qu'il utilise est une preuve de son attachement à sa terre natale, une manifestation patriotique de sa responsabilité, de même que de la conscience qu'il a de son devoir. Pour prouver davantage son sens de la responsabilité, il ne va pas hésiter à prendre quelques dispositions dans le but d'extérioriser son « amour du soldat ». Ses sous-officiers ne doutaient pas, il « n'était pas un blanc bec même pour le bled » (p.296).

Les Français, du point de vue de Léon Blum, sont une race supérieure qui n'a plus rien à apprendre des autres en terme de culture. Cette race supérieure devrait de ce fait, faire en sorte que les autres races, dites inférieures, puissent atteindre leur niveau culturel. Voici ce que déclare à ce sujet ce dernier : « Nous admettons le droit et même le devoir des races supérieures d'attirer à elles celles qui ne sont pas encore parvenues au même degré de culture » (Blum, 1992, p.17). Ces allégations témoignent de l'idée que les français se font de lui-même en ces lieux. Des êtres dotés d'un savoir-être et d'un savoir-faire uniques, qualifiant ainsi ce peuple d'Asie d'« indigènes » (p.119) car, de leur point de vue, ce peuple mérite d'être rééduqué.

1.1. La rééducation morale du colonisé

Giran Jean-Pierre dans *De l'éducation des races. Étude de sociologie coloniale*, déclare que :

Ce n'est pas à l'école que se forment les habitudes morales : c'est dans la vie, dans la famille au milieu des parents, des amis... la morale doit être agie, non enseignée ; la moralité s'acquiert non par le livre mais par

l'imitation des bons exemples. C'est pourquoi le facteur le plus important de l'éducation morale est le milieu social (p.202).

C'est cette méthode que le colon entend appliquer dans le processus de formation du colonisé. L'exemple et l'imitation doivent donc intégrer le processus de formation. Pour le colon, l'Arabe mérite une rééducation totale de sa personne à cause de ses traditions surannées. Un tel regard contraste avec ce à quoi l'Arabe est intimement lié depuis de longues années, c'est-à-dire sa culture. Ce contraste entre la modernité et la tradition africaine, Georges Balandier l'avait déjà perçu lorsqu'il déclarait que « l'ordre qui structure la tradition est menacé par le désordre qui incarne la modernité dont l'irruption dans le champ social africain perturbe l'ensemble des systèmes traditionnels » (Balandier, 1961, pp.23-34). Le sentiment que l'africain du Nord a de la modernité est qu'elle constitue un danger, une menace pour son héritage culturel.

Dans l'imaginaire Français donc, le peuple Arabe est un peuple ancien, et aux valeurs surannées. De ce fait, il devrait être rééduqué. Mais cette rééducation, passe parfois par certaines attitudes qui tendent d'abord à le ridiculiser, à le réduire à un objet, à une chose d'aucune valeur. Car, comment comprendre par exemple qu'un des compatriotes de Poillet, l'adjudant Macache, ait craché sur un indigène simplement pour lui avoir obéi lentement : « Enfin dis-lui de s'en aller, et, comme l'autre n'obéissait pas sur-le-champ, l'adjudant lui lança crachat » (p. 29). Entre le colonisateur et le colonisé, il existe donc une barrière étanche qui est loin de créer un esprit d'entente et d'union. Un soldat Français reprochera à l'un de ses congénères d'arme de vouvoyer un arabe : « Dites donc, pendant que j'y pense...J'ai aussi remarqué que vous disiez « vous » à Jilani et à Yahia. Il est indispensable que vous preniez l'habitude de leur dire "tu" » (p. 12). L'exigence de l'usage du "tu" recommandé à tout français à l'endroit de l'arabe, renforce la place du maître, celle du supérieur. Cet usage procède du souci de montrer à l'indigène que le français est son maître et lui son sujet. Ce tutoiement laisse entendre clairement l'inégalité naturelle de peau, de rang qui existe entre Français et Africains du Nord. D'ailleurs, le terme "indigène" créé par le colon et son usage fréquent démontrent à suffisance le statut de l'Arabe devant le français. Pour ce dernier, les Arabes sont des êtres primitifs, des sous-hommes qui ne méritent aucune considération, aucune estime.

La rééducation morale de l'indigène passe aussi par des sévices corporels. Le colon peut, à sa guise assener des coups de fouet à ce peuple sans défense lorsque son

attitude est jugée incorrecte par les citoyens français. Le personnage de Poillet par exemple, compatriote du lieutenant Auligny, face à l'un de ses compatriotes, ne s'embarrasse pas de scrupules pour lui demander d'appliquer des méthodes de plus en plus répréhensives : « Il faut des coups de fouet à ces gens-là » (p.7). On peut comprendre par-là, que pour le français, l'indigène est dénué d'une once d'humanité et ne mérite aucune attention. L'usage du fouet devient donc une des méthodes récurrentes de dénigrement de l'image de l'arabe. C'est donc dans ce climat en proie de tensions que le colon va, en même temps, tenter d'imposer la langue française comme un outil de communication par excellence en colonies.

1.2. *L'apprentissage de la langue française*

Beaucoup d'écrivains postcoloniaux écrivent dans les langues coloniales, et certains ont débuté leur carrière au temps de la colonisation. Tous, cependant, n'ont pas la même attitude vis-à-vis de cet héritage culturel colonial. Certains, comme l'écrivain algérien d'expression française, Malek Haddad considérait le français comme un « exil » et une source d'aliénation. Il déclarait : « Je suis moins séparé de ma patrie par la Méditerranée que par la langue française ».

L'intérêt culturel et linguistique de Montherlant pour les cultures étrangères (espagnole, arabe, gitane) est frappant dans toute sa production littéraire. Dans *La Rose de sable*, les indications linguistiques sont assez importantes pour être laissées de côté. Des 59 notes de l'auteur dans le texte, 39 portent sur le langage et sont le plus souvent des explications ou des commentaires de certaines expressions en espagnol, arabe ou français argot typique pour la région. Dans les dialogues avec les Arabes, notamment Ram et le jeune Boualem, l'auteur s'efforce de reproduire fidèlement un parler juste des Arabes, bien qu'il y subsiste des traits du français standard et écrit. C'est dans ce sens qu'Ashcroft *et al.* déclarent que

le langage impérialiste s'installe comme un standard, qui rejette les variantes et les langues locales comme des impuretés. La transformation du langage impérialiste par les colonisés deviendra pourtant une subversion qui peut très bien, tout en restant dans le domaine linguistique du français, donner voix à l'expérience du colonisé (Ashcroft et al.1995, p.283).

C'est ainsi qu'à peine arrivé en Afrique du Nord, le lieutenant Auligny, pour avoir entendu parler une langue autre que le français « Auligny se sentait les nerfs sapés par

quiconque ne parlait pas français » (p. 312), aucune autre langue ne devant être parlée en dehors du français. La langue française pour le colon est donc une langue supérieure à toute autre en Afrique du Nord, et même la meilleure du monde, comme peuvent le témoigner les propos de Jean Anouilh dans *Le Rendez-vous de Senlis* : « Mais vous n'avez pas l'air de très bien comprendre ? Je me sers pourtant de la langue française, la plus concise, la plus claire, la langue des diplomates et des souverains » (J. Anouilh, 1942, p.67). Au fur et à mesure que s'écoule le temps, les colons se rapprochent de leurs desseins car, sur le plan de la langue française, la diffusion commence à gagner du terrain, et le lieutenant, dans une attitude que décrit le narrateur ne peut que se sentir rasséréiné : « Parfois, quelques mots français réchauffaient Auligny comme un rayon de soleil » (p.221). Ces propos témoignent d'un début d'exploit, de satisfaction du colon qui sait désormais que le processus de décivilisation de l'indigène est en bonne voie. C'est dans ce sens qu'Alexandre Dumas père dans *le Capitaine Paul* peut déclarer que la langue française : « c'est la langue des explications brèves et concises » (A. Dumas père, 1838, p.102), et Fabrice Luchini dans *le Figaro* de renchérir que : « La langue française nous fonde et nous soude. Les politiques devraient en priorité réfléchir à cette force-là » pour montrer le niveau de réticence des peuples colonisés vis-à-vis de cette langue que certains jugent d'excellente. De nombreuses expressions utilisées par les colonisés n'ayant aucun rapport avec la langue de Molière justifient d'ailleurs le refus de certains Arabes de l'apprendre ou de la parler. A côté de l'enseignement du français, l'enseignement de la bible au détriment de l'étude coranique est aussi le chemin de bataille du colonisateur en colonie.

1.3. L'enseignement de la bible au détriment du coran

Sur le rapport entre l'administration coloniale et l'Islam, Alphonse Gouilly déclare que « la France, non plus que les autres puissances qui ont colonisé en Afrique occidentale, n'a jamais eu, à proprement parler, de politique musulmane. Des mesures administratives et politiques, nettement dirigées contre l'islam, ont été édictées, d'autres ont été prises en sa faveur, parfois sur un même point du territoire, en même temps, et par une même autorité. Aussi faut-il, en pareille matière, se défier des généralisations et des systèmes édictés après coup » (Alphonse Gouilly, 1952, pp. 248-249). Il transparaît de ce commentaire l'existence d'une intense activité administrative et spéculative autour de la

question de l'islam. C'est ainsi qu'en Algérie, terre d'islam, il va s'observer que la christianisation pouvait être, aux yeux des autorités françaises, un instrument de colonisation (Le décret du 27 septembre 1907, publié par le gouverneur général Charles Jonnart). De même, les « droits du citoyen » n'étaient pas faits pour les colonisés, notamment la liberté de conscience ou le droit d'association. La laïcité, comme il fut dit dans les débats parlementaires de 1905, n'était pas davantage accessible à des gens dont le niveau intellectuel et culturel ne permettait pas d'apprécier de tels progrès » (Comptes rendus des débats du Sénat, 5 décembre 1905). Dans ce sens, l'indigène depuis longtemps considéré par l'Occident comme un peuple sans culture, ne saurait continuer à pratiquer l'Islam, instrument de colonisation pour les autorités françaises. On peut comprendre pourquoi Auligny et ses compatriotes, dans une attitude présomptueuse, ne cessent de dénigrer, de dévaloriser tout ce qui, selon leurs dires, est indigène, en posant sur les croyances et le style de vie des populations locales un jugement dégradant. Ils se plaisent dans la poussée d'une autosatisfaction, de l'infériorité de leurs interlocuteurs. C'est ainsi par exemple qu'Auligny, partant certainement d'une connaissance approximative, juge l'islam de « religion sans assise, de non-religion » (p.330). Et pour cause, il n'a retenu et compris de celle-ci que l'accessoire qui l'entoure. C'est pourquoi le héros de *La Rose de sable* estime qu'une « religion qui admet de tels braillards se fait une idée singulière de Dieu » (p.339).

Dans tous les cas, il faut arriver à démontrer que la religion de l'indigène n'a rien à voir avec la religion telle que voulue par l'Occident. Cela se justifie d'ailleurs par l'état de conscience du personnage principal : « Auligny n'était touché ni par l'art ni par la littérature ni par la construction sociale des musulmans et jugeait le Coran nettement inférieur à la bible » (p.275). Cette intentionnalité est l'estampille sur laquelle s'appuient le triomphe de la France et son mode de vie que les conquêtes doivent essayer. Pour de nombreux français, la religion arabe est sans vie ou plutôt sans expressivité portant sur l'affect, bref sur l'amour. C'est aussi l'avis du jeune officier français : « Il n'y a beaucoup d'amour dans l'islam » (p.12). Mais contre toute attente, le missionnaire français va, peu à peu, sortir de l'état d'ensemencement idéologique en prenant conscience de l'existence effective de la culture arabe. Dès lors, le désir de renoncer à la mission va naître à cause d'un certain nombre d'évidences.

2. Les raisons du renoncement à la mission

Abdeljalil Lahjomri, un chercheur marocain consacre quelques passages dans son inventaire *L'image du Maroc dans la littérature française* à *La Rose de sable*. Pour lui, Montherlant est le « seul écrivain [...] qui a su rendre dans son roman [...] cette problématique [celle du colonisé], (p.155) et son roman est écrit « entièrement en faveur de l'Autre » (p.295). Ces propos traduisent bien l'intention d'un auteur qui voulait faire de son roman, une œuvre décriant l'entreprise coloniale en Afrique. Dans un article intitulé *L'Opéra* (1951), Montherlant exprimait déjà son malaise face à l'entreprise coloniale en ces termes : « La guerre coloniale, même quand elle est faite avec quelque ménagement, ne me permet pas de me sentir très à l'aise avec qui la mène ». On comprend dès lors pourquoi l'entreprise coloniale sera plus tard désapprouvée par le héros de *La Rose de sable*, à cause de certaines violations des droits de l'homme. Toutefois, le renoncement du jeune officier à la mission a pour principal mobile, son amour pour une jeune arabe, la nommée Ram qui en retour, va lui prouver un amour sans intérêt et sincère.

2.1. Le lieutenant Auligny et sa relation amoureuse avec Ram

Montherlant dans un article où il soutient l'œuvre littéraire de Paul Odinet déclare que « la seule solution à ces conflits de race, c'est peut-être la fusion des sangs par le mariage, par l'amour ou ce qu'on appelle l'amour ». Cette réflexion, assurément, est l'une des raisons pour lesquelles Auligny veut à tout prix avoir une relation durable avec la jeune Bédouine Ram, même s'il faut observer au départ dans le comportement du héros de *La Rose de sable*, un désintéressement à la chose Nord-africaine. Mais avec le temps, le jeune homme va chercher à se rapprocher de la jeune arabe, dont il va être épris au point où, sans attendre, tout va basculer. Homme très droit, très juste, très sensible, tel que le décrit le narrateur à l'entame du roman, Auligny l'amoureux se met à « penser la question coloniale, ou plutôt à la sentir : à la sentir à travers celle qu'il aime. Plus il la sent, plus il lui apparaît que les indigènes ont raison en défendant leur sol ». Et le jeune officier français, le jour où on annonce qui peut lui valoir la croix, il se fait porter malade car, « il ne veut pas se battre contre les Arabes... » (p.18). Avec le temps, le personnage principal de *La Rose de sable* va découvrir en Ram. Il découvre en cette jeune arabe quelque chose de singulier, ses aptitudes sexuelles vont l'éblouir et le marquer. Il s'en étonne dans ces propos : « Hé bien ma petite, tu as beau être gentil, si tu faisais

l'amour comme ça en France, tu crèverais vite de faim » (p.102). Dès cet instant, le jeune officier va tirer une conclusion sur la manière de concevoir l'amour chez les françaises et les arabes. A l'amour intéressé qui caractérise le premier groupe, il va opposer un amour désintéressé et sincère chez le second groupe. S'adressant aux françaises, il va déclarer que : « ces petites grues françaises de qui le visage ne devient vraiment joli que dans l'instant où elles reçoivent de l'argent » (p.102). Toute chose qui va davantage motiver sa nouvelle position : renoncer à cette mission entachée de certaines injustices.

Désormais très amoureux de Ram et, par l'intermédiaire de cette jeune fille, de toute la culture musulmane, le jeune officier a déjà « comme percé les nuages » (p.321), et il comprend dès lors que c'est lui qui les empêche de se mouvoir : « Je suis l'étranger, le maître et l'ennemi. Je suis celui qui les empêche de chanter » (p.350). L'amour sans intérêt et sincère de la jeune fille a réussi à transformer l'esprit du conquérant colonial pour la cause indigène. Dorénavant, il craint de blesser le colonisé. Il déclare à ce sujet : « Je ne puis ni ne veux vaincre le mouvement qui m'immobilise sur le seuil des lieux privés des musulmans : je crains toujours de les blesser » (p.40). En dehors du sentiment d'amour sans intérêt exprimé par Ram, l'une des principales causes du renoncement du jeune officier à sa mission, d'autres causes peuvent être évoquées.

2.2. *Les abus de toutes sortes*

Face aux abus de toutes sortes dont sont victimes les Arabes, le lieutenant dit non. Il déclare à ce sujet : « Seul de mon espèce, que ça se passe sans moi » (p.260). Dans le corpus, il s'observe de nombreux abus et des attitudes de mépris du colon vis-à-vis du colonisé. Tenez par exemple ce regard de Boualem (un garçon algérien qu'Auligny finira par emmener à Fez) porté sur les Français à l'égard d'un indigène :

Alors il [un commissaire de police] m'a dit : "Allez, ouste, sors d'ici, ou moi je te fais sortir avec mon pied au c... !" Voulà. Non, ils ne sont pas gentils, les Français. Qu'on soit un vaurien ou qu'on soit un honnête homme, avec eux, si on est un bicot, on est toujours traité comme un chien. Les bicots, allez, à la balayure ! (p. 245).

Aussi, les autorités donnent-elles des jardins à M. Hubert, sans indemniser les propriétaires contraints de louer les jardins à des sommes exorbitantes (pp. 377-378). Le cas du médecin socialiste Bonnel est aussi révélateur d'abus d'autorité. Après un long

entretien avec Auligny, au *cours duquel il proclame la libération des colonies, il procède à des " examens " médicaux pour le moins sommaires. Un exemple :*

Évidemment, il y a eu confusion. Je lui ai donné la feuille de traitement d'un autre. Eh ! Qu'est-ce que vous voulez, c'est forcé, quand ils arrivent par bandes comme ça ! [...] C'est terrible, tout de même, d'être abruti à ce degré-là (p. 389).

Ce qui devient une gêne pour le lieutenant qui reconnaît que « L'indigène est un homme. Ses droits sont les mêmes que les nôtres » (p.390). Auligny, stupéfait, réfléchit : « C'est toujours la même chose ! Leur esprit peut voir juste, mais, sitôt qu'ils sont en face de l'indigène, c'est plus fort qu'eux : ils abusent de lui » (p. 391). Comment comprendre encore qu'un nègre, ait été tarabusté, pour peu qu'il se soit plaint de ses jambières qui lui causeraient quelques désagréments. Or pour le colon, elles seraient conformes parce que l'indigène n'a nul droit de se plaindre. Face à un tel comportement, le lieutenant le jeune officier français est interloqué. Ce dernier déclare qu' :

Il a entendu un des tirailleurs, un nègre, se plaindre que ses jambières de cuir ne fussent pas telles qu'il les voulait : c'était que, dans la boutique où il les avait achetées, le marchand l'a pressé parce qu'il était nègre. Pourtant il payait ses jambières le même prix que les eût payées un blanc (p.275).

Ce discours traduit une attitude raciste, gagné par le prisme d'une condescendance paternaliste. Un autre cas d'attitude de manque de considération manifesté à un autre « indigène vendeur de limonades » écoeure le lieutenant Auligny : « Un européen lui a pris une bouteille. "Attends-moi, je vais faire de la monnaie", est parti et n'est pas revenu. Son [l'indigène] sourire humble, de l'humilité forcée des vaincus » (pp.71-72).

Dans le même ordre d'idées, certains esprits éveillés du camp indigène ne vont pas se laisser tromper par l'hypocrisie des Français qui prétendent *ex-abrupto* partager les vicissitudes du peuple arabe. C'est pourquoi, Boualem, loin de tenir des propos louangeurs aux colons, exprimera plutôt son irritation et sa suspicion à l'endroit des français. Il dira à ce sujet, « Non, les Français ne sont pas gentils » (p.312). C'est un jugement péremptoire et assertif qui ne souffre d'aucune contestation et traduit une profonde aversion qui rappelle insidieusement qu'il y a encore de nombreuses difficultés à surmonter. Cette position de Boualem conforte le personnage principal de *La Rose de sable* qui tente, lui aussi, à décrier certains abus de ses compatriotes. Il réaffirme cette position en ces propos : « Je suis venu pour voir comment un vainqueur peut s'attacher à un vaincu. Seul de mon espèce, j'y suis venu pour l'âme » (p.226). Auligny connaît

désormais une seconde naissance, l'entrée dans le monde Arabe. Bien plus, il a compris ce qu'est-ce que le monde Arabe, une pauvre race vaincue spoliée de ses richesses, martyrisée, bref une race considérée comme une sous-humanité par le vainqueur. Au terme de ce travail, il serait important d'analyser l'enjeu d'une écriture représentant l'opposition de deux cultures.

3. L'enjeu actuel d'une écriture qui oppose de deux cultures

A ce niveau, l'on peut observer deux types d'enjeux, à savoir les enjeux culturel et social.

3.1. L'enjeu culturel

Le texte de Montherlant pose un problème existentiel entre identité et altérité. En effet, le problème de cohabitation entre Français et Arabes préoccupe au plus haut point l'auteur de *La Rose de sable*. Un problème né du refus de l'étranger. Chacun, ferme sur sa position, s'obstine à défendre sa vision du monde. L'esprit du rejet de tout ce qui est étranger est si visible qu'il provoque le crime, comme c'est le cas chez le lieutenant Auligny qui, incompris et blessé dans son amour propre, se fait assassiner par les indigènes, preuve qu'ils désavouent les nouveautés occidentales. D'ailleurs, comme le dit un personnage africain du roman de Bâ revenu d'Europe «On ne peut allier deux conceptions de vie différentes. Si l'on est honnête, il y a un choix à faire» (Bâ : 151). C'est dire que, entre différenciation et assimilation, la soumission est difficile, même quand on est flatté par la culture de l'autre. C'est pourquoi dans *La Rose de sable*, la grande majorité des Arabes est plongée dans l'indécision, car partagée entre deux cultures. Il va naître ce que Cheik Hamidou Kane appelle un «sentiment de déchirement, d'écartèlement entre deux cultures, pour tout dire d'«ambiguïté» (Kane, 1961, 446). La question reste cependant pendante : comment cohabiter avec l'étranger différent de nous ? Pour Daniel Maximin, le sentiment d'ambiguïté chez les Africains est lié à l'histoire du continent. Il déclare à ce sujet :

L'écrivain Noir se déclare possesseur d'une Afrique doublement chargée : lourde des traditions qui ont survécu à tous les esclavages, et qui, pour le meilleur et pour le pire, lourde aussi de l'imposition arbitraire d'une modernité sur laquelle nul ne peut revenir, et dont les bénéfices et les dangers apparaissent d'autant plus clairement que le maître s'est retiré » (Maximin, 1971, p.105).

Face donc à l'emprise d'une double influence, le choix à opérer devient difficile car, se soumettre aux nouveautés de l'Occident, c'est renier leur identité. A l'opposé, les Occidentaux convaincus de leur supériorité se retrouvent partagés entre deux visions du monde. Le discours de Montherlant apparaît dès lors à-peu-près comme celui que décrit Albert Camus :

Un discours qui impose la figure de l'immigré comme un personnage à la croisée de plusieurs [...] cultures [...] un personnage problématique qui met en scène ce qui se joue dans la relation avec l'autre et ouvre ainsi à une réflexion sur l'altérité en même temps qu'il pose la question des origines et de la perte des origines (Camus Albert, 1953, p.17).

Entre les deux peuples donc, il se pose une grande difficulté à sortir de l'opposition spirituelle et psychologique née du charme de l'autre et de la conservation de soi, et où le souci de chaque culture est de préserver ses valeurs et de mettre fin à certaines pratiques. L'enjeu de l'écriture de Montherlant va consister à mettre un terme à un certain nombre de préjugés bâtis sur l'étranger, et à dénoncer certaines appréhensions qui font que l'étranger est toujours considéré comme un assaillant ou un bourreau. Il peut donc s'observer du texte de l'auteur de *La Rose de sable*, une double dénonciation : celle de l'Occident et celle de l'Afrique. Chez les Occidentaux, l'auteur dénonce un progrès qui prétend limiter l'essor humain aux dimensions du monde visible sans ouverture sur l'invisible et aussi le refus d'admettre l'existence d'une personnalité et d'une tradition africaines pourtant capables d'apporter une contribution au développement de l'humanité. Chez l'Africain, l'auteur dénonce d'une part un repli identitaire marqué par le refus catégorique des nouveautés occidentales et d'autre part le sentiment du complexe d'infériorité qui anime les Africains qui sont convaincus que les Occidentaux sont supérieurs à eux parce que techniquement bien équipés. Le texte de Montherlant au-delà de l'enjeu culturel est également porteur d'un enjeu social.

3.2. L'enjeu social

La problématique du colonisé dans *La Rose de sable* sera bien rendue par Lahjomri qui reconnaîtra que Montherlant est le « seul écrivain [...] qui a su rendre dans son roman [...] cette problématique [celle du colonisé] » (p.155), et son roman est écrit « entièrement en faveur de l'autre » (p.295). Montherlant aura pris le contre-pied de l'insensibilité, en s'efforçant d'être humble vis-à-vis des indigènes comme peuvent

l'attester ces propos : « Je ne puis ni ne veux vaincre le mouvement qui m'immobilise sur le seuil des lieux privés des musulmans : je crains toujours de les blesser » (p.40). Ce texte a donc une valeur hautement pédagogique, car il montre le côté faible de l'humain face à certains sentiments. Le cas du lieutenant Auligny est un exemple type. Ses sentiments pour Ram l'emportent sur l'intérêt de sa nation. Ce texte dénonce également le côté inhumain de certaines classes dites « supérieures » qui entendent toujours prouver leur supériorité par tous les moyens face aux autres classes. Mais face à une telle attitude, Montherlant oppose une résistance farouche, un refus catégorique pour la reconsidération de l'autre comme étant aussi un être à part entière. En renonçant à sa mission à cause de nombreux abus, le héros de *La Rose de sable* appelle à l'humanisme des peuples. Par la même occasion, il estime que la solution du problème colonial est entre les mains de chaque communauté : « l'idée coloniale est saine, pense Auligny, elle est une lampe qui éclaire un monde affreux où finiront bien par se retrouver la pitié du colonisateur et la gratitude du colonisé » (p.231). L'esprit de compassion du jeune officier à l'endroit du colonisé aura ainsi pris le dessus sur l'intérêt de la nation française.

Au bout du compte, les théoriciens de la postcolonialité sont critiques de la notion d'universalisme, car ils y perçoivent les relents de l'impérialisme culturel. Le discours colonial tourne ainsi autour de la rupture ou de l'opposition entre le local et l'universel. Cette opposition repose sur le pouvoir de définir les populations autochtones et de les organiser en dehors de leur volonté. C'est ainsi que les autorités impériales ont pu observer, contrôler et manipuler des pratiques jugées *archaïques* au nom de l'universalisme (Asad, 1993 : 8). La rupture entre le local et l'universel participe de ce fait à l'exclusion des sujets subalternes ainsi qu'à la minoration de *leurs* récits socio-historiques. Elle impose un regard extérieur sur ces acteurs perçus perpétuellement comme objets et non comme acteurs actifs. L'œuvre de Montherlant est une contribution à ce débat, c'est-à-dire à la nécessité pour l'Afrique et l'Occident de s'ouvrir pour se construire, à la nécessité de trouver un accord qui profite à tous. Un accord où chacun préserverait son identité tout en s'ouvrant à l'autre sans aucun préjugé. De même, une contribution qui appelle à la prudence de perdre totalement son identité.

Conclusion

Tout au long de ce travail, il a été question d'examiner les différents points de l'héritage culturel du colonisé jugés nécessaires à repenser, du point de vue du colonisateur, de donner les raisons qui vont mettre à l'épreuve cette mission et d'analyser l'enjeu actuel d'une écriture qui oppose deux cultures. En abordant ainsi le sujet sur l'expression de l'altérité en contexte colonial français, sous l'aspect de la conquête des colonies, l'auteur de *La Rose de sable* a voulu montrer l'intérêt des peuples Français et Arabes à se rapprocher par les liens de cultures, afin d'éviter la disparition de l'une au profit de l'autre. Pour l'auteur, entre les deux au contraire, il devrait s'établir une harmonie, un besoin de complémentarité, car une civilisation qui se renferme sur elle-même se meurt et court le risque d'un déphasage par rapport à l'évolution du monde. Ainsi, la rencontre des deux cultures ne devrait pas créer un choc comme nous le montre le texte, mais envisager comme le pense Ousmane, un contact de « deux mondes appelés à se confondre » (Bâ, 187) pour le bien-être de l'humanité. Autant l'Africain devrait rester lié à l'africanité, autant il devrait être ouvert à l'Occident et aux autres continents, autant, comme le clame De Leusse :

Il est temps que [...] l'Occident fasse preuve de plus de science. Il est temps surtout qu'il rabatte de son orgueil [...] Nous sommes plus que jamais à l'heure de l'échange. Tandis que l'isolationnisme appauvrit, l'échange enrichit, à la condition, bien sûr, que ce soit dans le respect et l'estime réciproques, dans l'égalité des droits et des devoirs (De Leusse, 1971, p.294).

En plaidant en faveur d'une harmonie dans la différence, l'Occident et l'Afrique peuvent se lire comme des espaces de médiation entre deux visions du monde où «les cultures peuvent se mélanger presque sans limites et pas seulement se développer mais également se perpétuer» (A. L. Kroeber, cité par S. Gruzinsky, 1999, p.39). Malheureusement, l'écriture de l'auteur qui consiste en la quête de l'harmonie dans la différence, est une écriture incomprise, car pour le colonisateur, tout ce qui importe, c'est sa culture. Dès lors, le jeune officier Auligny se trouve dans un dilemme où, en fin de compte, il décide de prendre le parti du colonisé à cause d'un certain nombre d'abus dont est victime ce dernier. Assassiné, malheureusement par ce peuple, on peut comprendre que la mort de ce héros est un échec à la volonté de l'auteur de rapprocher Français et Africains du Nord par les us et coutumes. C'est une preuve d'une union difficile entre les deux. Même la tentative des liens par le mariage, comme l'a voulu le jeune officier avec

Ram, a été quasiment chose impossible. D'ailleurs, Montherlant dans un article pour soutenir l'œuvre littéraire de Paul Odinet (Paul Odinet, 1933, p.9), avait déjà prédit que le compromis entre Français et Africains du Nord était difficile : « l'idée essentielle d'Odinet [... est, en bref, que l'union de la France et du Maroc est un mariage impossible ». Au terme de l'élaboration d'un tel sujet, l'on peut s'interroger sur la méthode véritable à mettre sur pied pour favoriser l'union ou l'harmonie entre ces deux peuples aux cultures radicalement opposées.

Bibliographie

- ABOSSOLO Pierre Martial, « La rencontre de l'Occidental et de l'Africain dans le roman d'Afrique francophone. Conflit d'étrangers et conflit d'étrangetés », n° 3, *Figures de l'étranger dans les littératures francophones*, 2010.
- ABIRACHED Robert, *La Crise du personnage*, Paris, Grasset, 1980.
- ANOUILH Jean, *Le Rendez-vous de Senlis*, Paris, Editions du centre, 1942.
- ARON Raymond, *Histoire et dialectique de la violence*, Paris, Gallimard, 1973.
- ASAD Talal, *Genealogies of Religion: Discipline and Reasons of Power in Christianity and Islam*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1993.
- ATON RIDDERSTAD, *Henry de Montherlant anticolonialiste*-revue d'histoire littéraire de la France, Paris, Gallimard, 2005.
- BA, MARIAMA, *Un Chant écarlate*, Dakar, Les Nouvelles Editions Africaines, 1981.
- BALANDIER Georges, « Phénomènes sociaux totaux et dynamique sociale », initialement publié dans les *Cahiers Internationaux de Sociologie*, volume 30, Paris, Editions Stock, 1961.
- BOATCA Manuela ET Sergio COSTA, « Postcolonial sociology : A research agenda », In Encarnación Gutiérrez Rodríguez, Manuela Boatcă et Sérgio Costa (dir.), *Decolonizing European sociology : Transdisciplinary approaches*, Burlington, Ashgate, 2010.

CAMUS Albert, *Carnets*, Paris, Gallimard, 1953.

CARRE Jean-Marie, *Connaissance de l'étranger*, Paris, Didier, 1964.

CESAIRE Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 1955.

GAYATRI CHAKRAVORTY SPIVAK:

- *Nationalisme et imagination*, Paris, Payot, 2011.
- *En d'autres mondes, en d'autres mots. Essais de politique culturelle*, Paris, Payot, 2009.

DE LEUSSE Hubert, *Afrique Occident. Heurs et malheurs d'une rencontre*, Paris, Editions de l'Orante, 1971.

DETOUCHE Henry Julien Marie, *Rops, suivi de lettres à une femme*, Paris, Edition Originale, 1899.

DOMENACH Jean-Marie, *La Violence et causes*, Paris, P.U.F., 1980.

DUMOND Fernand, *Les Idéologies*, Paris, PUF, 1974.

GIRAN Jean-Pierre, *De l'éducation des races. Étude de sociologie coloniale*, Paris, Challamel, 1913.

GOUILLY Alphonse, *L'islam en Afrique occidentale française*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1952.

HOMI K. BHABHA, *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007.

KANE CHEIK HAMIDOU, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Présence Africaine, 1961.

A. L. KROEBER, cité par S. GRUZINSKY, Paris, Fayard, 1999.

LAHJOMRI Abdeljlil, portait sur *L'image du Maroc dans la littérature française de Loti à Montherlant*, Paris, Présence Africaine, 1970.

LOPES Henry, «Moi par moi», Conférence faite à l'Université de Créteil, 28 avril 1983.

MARIENSTRAS Elise, *Les mythes fondateurs de la nation américaine*, Paris, Maspero, 1977.

- MAUVIEL Maurice, *Montherlant et Camus anticolonialistes*, Paris, L'Harmattan, 1912.
- MAXIMIN Daniel, «Le Théâtre de Wole Soyinka,», in *Présence Africaine*, n°79, 1971.
- MEMMI Albert, *Portrait du colonisé, précédé du Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, 1973.
- MONTHERLANT, Henry de, *La Rose de sable*, Paris, Gallimard, 1968.
- MOURALIS Bernard, *République et Colonies. Entre histoire et mémoire*, Paris, Editions Présence Africaine, 1999.
- ODINOT Paul, « Les Nouvelles littéraires », Paris, Gallimard, 1933.
- PAPA SECK, Ibrahima, *la Stratégie culturelle de la France en Afrique*, Paris, Harmattan, 1925.
- PAPASTERGIADIS Nikos. « Tracing Hybridity in Theory », in *Debating Cultural Hybridity: Multi Cultural Identities and the Politics of Anti-Racism*, Pnina Werbner et Tariq Modood (dir), London, Zed, 1997.
- PASCAL BLANCHARD et alii. *Conial culture in France since the revolution* (Indiana University Press), 2013.
- SAÏD EDWARD, *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*, [*Orientalism*, 1978], traduction de Catherine Malamoud, préface de Tzvetan Todorov, Le Seuil, 1980.
- SALAÛN MARIE, *Décoloniser l'école ? Hawai'i, Nouvelle-Calédonie, expériences contemporaines*, Rennes, 2013.
- THEILHARD, Chardin (de), Pierre, *Réflexion sur le bonheur*, Paris, Seuil, 1960.
- RENEL, C., *Le « Décivilisé »*, Paris, Edition de la Nouvelle Critique, 1923.
- TZVETAN TODOROV, *La Peur des barbares. Au-delà du choc des civilisations*, Paris, Robert Laffont, 2008.

Jean-Claude et Yasmina Barat, *Garder tout en composant tout* (1924-1972),
Collection Les Cahiers de la NRF, Gallimard, 2001).

La Rose de sable, de Henry de Montherlant, par Emmanuelle Caminade sur le site
L'Or des Livres publié le 24 décembre 2013.

Source: Prudhomme, C. (2004). Missions chrétiennes et colonisation : XVIe -XXe
siècle. Paris : Les Éditions du Cerf ; Haasnoot, S. (Août 2005). De
Kruistochten. Consulté le 3-12-2015 sur Historische Nieuwsblad :
[http://www.historischnieuwsblad.nl/nl/artikel/6693/de-
kruistochten.html](http://www.historischnieuwsblad.nl/nl/artikel/6693/de-kruistochten.html)) Source : Castelnau-L'Estoile, C. de. (2009). Des sociétés
coloniales catholiques en Amérique ibérique à l'époque moderne. Dans D.
Borne, & B. Falaize, Religions et colonisation XVIe -XXe siècle : Afrique -
Asie -Océanie -Amériques. Paris : Les Éditions de l'Atelier.